

Associé-correspondant local (1923-1954)

Henri François Marie Gaudel naît à Bruyères (Vosges) le 12 avril 1879. Il est le fils d'Émile Nicolas Gaudel, né le 6 septembre 1842 dans cette bourgade, et de son épouse Marie Alida Masselot, née le 17 septembre 1852 à Châtenois (même département). Ils se sont mariés dans cette bourgade le 26 janvier 1874. Un premier fils, Jean Marie Louis Joseph, est né à Bruyères, où exerce le père, le 12 novembre 1875.

Émile Nicolas Gaudel est le fils de Jean-Baptiste Théodore Gaudel, natif de Bruyères, le 7 février 1808. Le 23 novembre 1840, il y a épousé Marie-Louise Villemain, native elle aussi de la localité le 29 septembre 1819. Jean-Baptiste Gaudel a effectué des études de pharmacie et s'est installé à Bruyères où il est alors le seul pharmacien. L'officine semble se trouver au début de la Grande Rue, à gauche, quand on se dirige vers la Place Stanislas. Le couple a deux fils. Émile Nicolas, après son baccalauréat, s'engage dans la carrière pharmaceutique et, à l'issue de son stage, sans doute effectué dans la pharmacie paternelle, s'inscrit à l'École supérieure de pharmacie de Strasbourg. Il est reçu pharmacien de première classe le 22 décembre 1866 et il s'installe avec son père à Bruyères avant de lui succéder.

Revenons à Henri. À l'issue de ses études primaires, très certainement effectuées à Bruyères, Henri Gaudel suit le cycle des études secondaires classiques chez les Pères du Saint-Esprit au Collège Saint-Joseph d'Épinal. Bachelier de l'enseignement secondaire classique (lettres et philosophie) à Nancy en 1897, il entreprend des études de pharmacie. Celles-ci comportent, pour le diplôme de première classe, trois années de stage suivies d'un examen de validation, et trois années d'études dans une école supérieure ou une faculté mixte. Henri a dû commencer son stage très tôt dans la pharmacie familiale, ce qui explique qu'il peut passer son examen de validation à l'École supérieure de Nancy le 3 novembre 1899. Il est reçu avec la mention passable. Il interrompt ses études de pharmacie le 11 novembre en s'engageant pour trois années au 149^e régiment d'infanterie, de la garnison d'Épinal (c'est ce que font les étudiants, qui sont généralement libérés après moins d'une année). Incorporé le même jour, sans doute à la caserne Courcy de Chantraine, il est qualifié de stagiaire en pharmacie. D'une taille de 1,75 m, il a les cheveux châtain foncé, les yeux bruns et le visage ovale. Il est mis en congé le 22 juillet 1900, avant son passage dans la réserve, qui a lieu le 11 novembre 1902. Ayant donc effectué son service militaire il prend sa première inscription trimestrielle de 1^e année à Nancy le 7 novembre 1900 et la quatrième le 10 juin 1901, mais il est ajourné aux examens de fin d'année, tant à la première session en juillet 1901 qu'à la seconde en novembre. Il ne prend pas d'autre inscription et sa fiche d'élève à Nancy mentionne qu'il "cesse en novembre". Il a donc effectué quatre années d'études sur six et validé trois de celles-ci. C'est certainement pour effectuer ses études supérieures qu'il s'est installé 33 rue Sainte-Catherine en 1900, sans doute en fin d'année. Il rédige alors des articles dans *Bruyères républicain* et dans l'*Union démocratique* de Vesoul. Il s'agit donc là d'une "approche" du journalisme politique. Il publie aussi des "fantaisies" (c'est lui qui utilise ce mot) dans le bulletin des étudiants, *Nancy universitaire*, vers 1902, ainsi que des articles, des contes et des nouvelles à Nancy dans *La Vie lorraine illustrée* en 1903. Il déménage le 21 août 1903 pour le 8 de la rue Sainte-Marie où il reste jusqu'à début février 1908, moment où il part pour Paris et où il a pour adresse le 72 de la rue Claude-Bernard. Il revient en Lorraine en 1910 et s'installe à Bayon, qu'il ne quittera plus. C'est dans cette localité qu'il rencontre sa future épouse, Madame Alice Grandjean, née Conus, veuve qui réside presque en face de chez lui, et qui a une fille, Christiane, qui portera le nom de son beau-père. Peut-être a-t-elle été adoptée par lui, à moins qu'il ne s'agisse d'un pseudonyme d'artiste. C'est en effet sous le nom de Christiane Gaudel qu'elle effectue sa carrière à l'Opéra-Comique et qu'elle enregistre sa discographie. Elle meurt en 1960.

Après leur mariage, célébré à Bayon le 31 août 1911, Monsieur et Madame Gaudel résident dans une belle propriété au 29 rue de la Gare. Henri Gaudel y écrit ses ouvrages cependant qu'Alice Gaudel donne des leçons de musique. Ayant abandonné la carrière pharmaceutique, Henri Gaudel se tourne vers les Lettres. Les notices qui lui sont consacrées indiquent qu'il a préparé une licence de lettres à Nancy. Ce point n'est pas clair. En effet, dans la biographie qu'il a rédigée en vue de son admission à l'Académie de Stanislas, il a seulement indiqué : "je me suis dirigé vers les lettres", et, dans le dossier constitué en vue de son admission dans la Légion d'honneur, il n'est fait état que du grade de bachelier ès-lettres. Il écrit dans *Scoenia* à Malzéville en 1913, et c'est au cours de cette année que paraît son premier roman. Il devient écrivain, conteur, journaliste également. D'autres activités occupent cependant la famille. La propriété abrite un atelier de dentellerie et de broderie d'art, et de confection. Henri Gaudel est, pendant nombre d'années, correspondant et rédacteur dans des journaux locaux et régionaux : *L'Indépendant de Lunéville* et *L'Est Républicain* en particulier. D'autres noms de journaux auxquels il collabore, sans doute essentiellement pour ses œuvres littéraires, figurent dans les notices : *L'Eclair de l'Est*, *L'Est illustré*, *La Revue de l'Ecole lorraine*, *Santé, force et beauté*.

Henri Gaudel appartient à l'Armée territoriale depuis le 1^{er} octobre 1912 et il est rappelé à l'activité le 1^{er} août 1914. Arrivé le lendemain à son corps, non précisé par son registre matricule et sans doute la 23^e section d'infirmiers militaires, il passe devant la commission spéciale de réforme à l'hôpital militaire de Toul le 23 octobre 1914 et est placé en position de réforme n°2 (affection non imputable au service) en raison d'une grave affection squelettique. Il reste néanmoins maintenu en activité par le conseil de révision pendant l'année 1915 ; il n'est libéré du service militaire que le 10 novembre 1917 et ne se trouve définitivement rayé des listes que le 11 novembre 1924.

La longue carrière littéraire d'Henri Gaudel est jalonnée de romans, de contes et de saynètes lorraines et d'œuvres destinées au théâtre, en particulier des opérettes. Les titres en sont bien connus et ils figurent dans diverses tables. Son premier ouvrage est *Désiré Baudru*, roman lorrain, édité en 1913 chez Grasset à Paris, et qui connaît rapidement une seconde édition. Lui succède *Mademoiselle Léocadie*, ensemble de contes et de nouvelles, qui paraît en 1914 chez Thomas à Malzéville. La Grande Guerre interrompt l'édition, et c'est en 1922 qu'est publié *Véronique, légende des temps du Christ*, par les soins de l'éditeur nancéien Berger-Levrault. Puis viennent *En écoutant les gosses* (1929, contes et nouvelles de Lorraine, Rigot, Nancy), *Histoires de chez nous* (1931, même thème et même éditeur), *Le Grand Jules* (1934, roman lorrain, même éditeur), *La Fine* (1938, idem), *Mirabelle* (1947, Rigot et Le Livre de France), *Le Rouquin* (sans lieu, 1949, idem) et enfin *L'Irma* dont on ignore l'éditeur et l'année d'édition. Plusieurs font l'objet d'une présentation dans *Le Pays lorrain* sous des plumes célèbres : Émile Nicolas, Charles Sadoul ou Maurice Pottecher.

Plusieurs de ces ouvrages sont distingués par des prix. *Désiré Baudru* est couronné par le *Prix du Couarail* en 1913, *Véronique* reçoit le Prix "Stanislas de Guaita" de l'Académie de Stanislas en 1922, *Histoires de chez nous*, le Prix Erckmann-Chatrion, "le Goncourt lorrain", en 1933, *La Fine*, un prix de l'Académie française en 1938, et enfin *L'Irma* pour lequel H. Gaudel reçoit à nouveau le Prix "Stanislas de Guaita" en 1952, cette fois en partage. Au total, ceci représente donc cinq prix pour dix ouvrages. Henri Gaudel est élu associé-correspondant de l'Académie de Stanislas le 16 mars 1923. Son décès en 1954 est signalé dans sa *Table*. Il n'y a cependant présenté aucune communication. Il est également membre de l'*Association des écrivains lorrains*.

Les contes, saynètes et histoires de notre région sont nombreux. La liste en est longue et assez délicate à établir car ces œuvres ont assez souvent été publiées à plusieurs endroits et à des moments différents, cependant qu'on en trouve certaines tant comme œuvre de théâtre que comme histoire destinée à la lecture. La liste présentée sur Internet par la mairie de Bayon les

destine toutes au théâtre et en dénombre quinze : *Célestin, Mon canard, Haut les mains, Le truc de Bidasse, Le million du Batisse, Célibataire sans enfants, Bidouille et Rigodon, Une femme coupée en morceaux, Avant et après, Le Coliche a été au dispensaire, On n'est pas r'gardant, Le Batisse veut divorcer, Le nonon Jules est décédé, Les mâtiches*, et enfin *Adélaïde et Bécasseau*. Ces œuvres sont présentées au casino et au grand théâtre de Nancy ainsi qu'au théâtre de Lunéville. *Le Pays lorrain* accueille ces contes et histoires à partir de 1913 avec *Coliche, histoire de chez nous*. Puis paraissent successivement *La gourde, La folle, La tentation de Jean Cremel, Not' Arsène va passer son certificat, La sixième tranche, Avant... et après..., Le poreau, Salut ô mirabelle, On n'est pas r'gardant, Les mâtiches, Le Coliche a été au dispensaire, Le Batisse veut divorcer*, et enfin, en 1954, *Le vieux cocher*, d'une lecture émouvante, l'année où Henri Gaudel disparaît. Au total, quatorze de ses productions, la plupart très courtes, se trouvent dans notre revue régionale. Un nombre assez élevé de textes est adressé au *Bulletin de l'Association des anciens étudiants de la Faculté de pharmacie de Nancy* entre 1929 et 1938.

Les personnages d'Henri Gaudel sont les témoins de la vie et des activités de chaque jour de nos villages lorrains d'autrefois. On y trouve tous les gens, les petites gens, dans le bon sens du mot, ceux dont la vie reste humble, généralement tranquille et seulement marquée par les modestes événements de la vie agricole, de la campagne, du village ou du chef-lieu de canton. La famille, les problèmes du couple et des enfants, le train de culture, la guerre qui n'est pas si ancienne, la chasse, y sont présents. Ces thèmes et ces scènes séduisent encore aujourd'hui par leur verve et leur truculence, par leur bon sens et par leur amour de la vie ; ils nous amusent comme le braconnier qui ridiculise les gendarmes, mais ils nous émeuvent aussi comme *Bosco*, le bossu si souvent écarté mais qui se révèle un brave, ou *La Fine* que l'existence n'épargne pas... Ces personnages et cette oeuvre rappellent ceux d'Emile Chenin (Emile Moselly), de Georges Chepfer et de Fernand Rousselot.

Henri Gaudel donne beaucoup de son temps à des activités qui peuvent être qualifiées de patriotiques, d'éducatives et, presque, de politiques. Il est le président de la Section cantonale des Pupilles de la Nation et, dans ce cadre, il a accepté la tutelle de deux pupilles en remplacement d'une tutrice indigne, et il a aidé moralement et matériellement plusieurs autres pupilles. Il est aussi délégué cantonal, et il préside un moment la délégation. Il est le président de la prévoyance scolaire du canton et il rend des services aux œuvres postsecondaires. Il est également membre du Bureau de bienfaisance. Il écrit dans les journaux républicains. C'est pour toutes ces activités et pour trente-quatre années de services civils et militaires qu'il est nommé au grade de chevalier de la Légion d'honneur en 1933 au titre du ministère de l'Éducation nationale. Il est reçu dans l'Ordre le 24 avril, et c'est Fernand Rousselot qui lui remet ses insignes à Bayon. C'est au cours de la même cérémonie qu'il est proclamé lauréat de la Société Erckmann-Chatrian pour l'année 1933, par son président, M. Georges Sadler. Ses activités lui avaient déjà valu plusieurs distinctions : il était officier d'Académie depuis 1913 et officier de l'Instruction publique depuis 1922 ; il avait aussi reçu une lettre de félicitations du ministère de l'Instruction publique et une plaque de l'Office national des pupilles.

Il n'est pas impossible qu'il soit resté lié à la vie politique, comme dans sa jeunesse. Il avait été et était encore un républicain comme le montrent ses fonctions de délégué cantonal. Il en était sans doute de même pour son frère Louis sur lequel il est intéressant de mentionner quelques éléments biographiques. Un peu plus âgé qu'Henri puisque né en 1875, il effectue une très brillante carrière dans la magistrature. Celle-ci le conduit à la Cour d'appel de Paris en qualité de substitut général, d'avocat général puis de procureur général. Le 4 juin 1936, Marc Rucart, député des Vosges (Épinal), nommé garde des Sceaux et ministre de la Justice, le choisit comme directeur de cabinet. Bon orateur, fin lettré, historien de la Révolution, Louis Gaudel meurt à Paris le 10 février 1937.

D'une santé délicate, qui était peut-être la cause de sa libération rapide du service militaire (sept mois et non une année comme habituellement pour les étudiants engagés pour trois ans) et certainement celle de sa réforme à la fin de l'année 1914, malade et voué, Henri Gaudel décède à Bayon le 14 juillet 1954, à l'âge déjà respectable de soixante-quinze ans. Il laisse le souvenir d'un homme de lettres, d'un romancier et d'un conteur qui a su observer puis décrire avec talent l'existence des humbles de notre terroir lorrain. Son oeuvre a la même saveur que celle de son ami Fernand Rousselot, et, en dépit des années, la lire ou l'entendre continue à ravir et à émouvoir ceux qui ont connu les campagnes d'autrefois et la vie simple et paisible, mais pas toujours facile, qui s'y déroulait. [Pierre Labrude].

Archives de l'Académie de Stanislas, dossier d'admission d'H. Gaudel ; Archives départementales des Vosges, 1 R 1503, n°1362, registre matricule d'H. Gaudel, 1899-1927 (classe 1899, bureau de recrutement d'Epinal) ; Michel CAFFIER, "Gaudel (Henri)", *Dictionnaire des littératures de Lorraine*, Editions Serpenoise, Metz, 2003, vol. 1., p. 417-418 ; Edmond ESTEVE, Rapport sur le prix Stanislas de Guaïta, séance publique du 24 décembre 1922, *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1922-1923, 6^e série, vol. 20, p. XLII-LII ; Henri GAUDEL « Quand j'étais potard... », *Bulletin de l'Association des anciens étudiants de la Faculté de pharmacie de Nancy*, 1929-1930, n°17, p. 62-64 ; Paul D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Table alphabétique des publications de l'Académie de Stanislas (1901-1950)*, Imprimerie Georges Thomas, Nancy, 1952, p. 47 ; « Léonore », base de données sur les titulaires de la Légion d'honneur, dossier de proposition d'H. Gaudel pour le grade de chevalier, 1933, 10 pièces. Archives nationales, site de Fontainebleau, cote 19800035/71/8766, disponible en ligne ; Albert RONSIN, "Gaudel Henri", *Les Vosgiens célèbres, Dictionnaire biographique illustré* (ouvrage collectif sous la direction d'Albert Ronsin), Editions Gérard Louis, Vagney, 1990, p. 157-158 (Louis Gaudel fait l'objet à cette dernière page d'une monographie rédigée par P. Heili) ; Maurice TOUSSAINT, "Henri Gaudel", notice nécrologique, *Le Pays lorrain*, 1954, 35^e année, vol. 12, n°1, p. 154 ; Henri TRIBOUT DE MORAMBERT, "Gaudel Henri", *Dictionnaire de biographie française*, 1982, vol. 15, col. 697, n°2.